

The Legal News.

VOL. X. AUGUST 20, 1887. No. 34.

The benchers of Lincoln's Inn have made an edifying innovation upon the ordinary style of legal banquet. On the 3rd August, they entertained 600 poor children of the neighbourhood in the gardens of the Inn. Tea was provided in two large marquees, and when the children left at 8 o'clock they were each presented with a toy and a bun and a glass of milk. In addition to the most ample provision for refreshment, Punch and Judy shows and marionettes were provided for the amusement of the children. Lord Justice Cotton, Mr. Justice Kekewich, Mr. Barber, Q.C., and other well-known members of the bar, assisted by ladies, did their utmost to make the outing a success, and to contribute to the enjoyment of the children.

The sale of a wife in England, noticed in 7 Leg. News, 7, is matched by the following account of an exchange of wives in France, from the *Gazette du Palais* of July 7. It is rather curious that in each case the same amount of punishment was administered:—

La femme Jules Aubrioux comparaisait hier avec son beau-frère Romain Aubrioux devant la neuvième Chambre du Tribunal correctionnel. Tous deux sont prévenus d'adultère.

Voici ce qu'a répondu Romain Aubrioux aux questions qui lui posait M. le président.

—Monsieur le président, il y a six ans j'ai été habiter avec ma femme chez mon frère qui était maçon comme moi et marié comme moi... Pendant deux ans nous avons vécu tranquilles... chacun battait ou aimait sa chacune... on se chamaillait chacun de son côté... ça allait bien... Pourtant au bout de la seconde année, j'ai vu que ma belle-sœur me faisait des agaceries... J'ai rien dit d'abord... mais un jour, comme elle m'embrassait, je lui ai dit que c'était honteux, que je le dirais à mon frère.—Ton frère, qu'elle me dit, ton frère, c'est un joli salaud... je l'ai piné avec ta femme.—Ma femme?—Ta femme... Alors je leur ai tombé dessus. Eh bien, tu ne sais pas ce qu'il m'a dit... Il m'a dit:—Eh bien! couche avec mon frère si tu veux, je m'en fiche... D'abord j'ai pas voulu; mais il me pousse tout le temps, pour que je lui flanque la paix... c'est lui qui le veut... tant pis!— Dame, monsieur le président, ça m'a salement abruti... Ma femme, cette femme, tout ça, ça m'embrouillait. Enfin j'ai été avec ma belle-sœur; et nous sommes restés comme ça encore un an, très tranquilles...

Mais, au bout d'un an, mon frère a filé avec ma femme, et m'a laissé la sienne... Tant pire, que j'ai dit à Louise; ton mari file; je te garde! Mais deux ans après, ma femme est morte... Alors mon frère qu'avait besoin d'une femme, est venu reprendre la sienne. Justement on venait de m'enfermer dans un asile, parce que j'avais été un peu fêlé... Quand je suis rentré chez moi, plus de Louise... Tant pire, que je me suis dit... Mais un jour voilà Louise qui revient. "Mon mari me bat, qu'elle me dit, reprends-moi." Je l'ai encore gardée et alors mon frère nous a fait piger... Vous voyez, Monsieur le Président, ça n'est pas tout à fait notre faute...

Le plaignant n'a pas démenti ces assertions.

Les prévenus ont été condamnés chacun à six jours de prison.

The *Law Journal* (London), referring to the Libel Bill before the Imperial Parliament, says:—"The bill to amend the law of libel, which is backed by Sir Algernon Borthwick, Mr. Jennings, Mr. John Morley, and Mr. Lawson, when amended, as it should be in the calm interval of the recess, will make a useful legal project. The words 'published in any newspaper' should be struck out of all its clauses. It is bad policy to suggest a change in the law applicable only to a special industry, and there is no reason why the protection asked should not be shared by books, pamphlets, and publications generally. By clause 3 it is proposed to give an absolute privilege to fair reports of proceedings in Court. This goes too far, as it would privilege a malicious person to supply a newspaper with a report of proceedings which otherwise would not be published at all, and thus injure his enemy, and he might even contrive to have the necessary libellous matter introduced in Court for this purpose and afterwards published. What is 'any Court exercising judicial authority'? Does it include an arbitration? If so, it would destroy the privacy of arbitrations so often advantageous. Clause 4, which deals with the reports of public meetings, appears to suggest issues in regard to the reasonableness of the explanation declined to be inserted which cannot very easily be determined. Clause 5, which adds to the effect of an apology by requiring that the plaintiff shall prove special damage, is clumsily contrived. It ought to create a substantive defence which would appear on the pleadings, and not raise a defence in the event of some-

thing being pleaded. Clause 7 gives power to require security for costs in an action of libel from a plaintiff who has ever been adjudicated a bankrupt, and is already sufficiently and better provided for by the County Court Act, 1867. Clause 8, which is to absolve innocent proprietors from criminal liability, would apply to seditious libel, which is not expedient; and the question arises generally whether, in return for these privileges, newspaper proprietors ought not to have imposed upon them a liability to give up the name of the writer of a libel in their publication, or in the alternative take their chance in the action as his representative."

COUR SUPERIEURE.

SAGUENAY, 31 janvier 1887.

Coram ROUTHIER, J.

PICHETTE V. LAJOIE.

*Billet promissoire—Défaut de considération—
Cessionnaire de bonne foi.*

JUGÉ:—*Que le cessionnaire après maturité d'un billet promissoire consenti sans considération, peut cependant en recouvrer le montant, s'il lui a été cédé par un porteur apparemment de bonne foi, qui l'avait reçu avant maturité.*

PER CURIAM.—L'action est fondée sur un billet promissoire consenti par le défendeur à J. L. Martineau, endossé par ce dernier avant l'échéance à J. S. Budden, et par celui-ci après l'échéance à Pichette, le demandeur—pour valeur reçue.

Le défendeur ne paraît pas avoir reçu considération pour ce billet; mais la question est de savoir s'il peut opposer ce moyen au demandeur qui paraît être porteur de bonne foi du dit billet.

Il n'est pas douteux que si le billet n'avait été transporté à Budden qu'après son échéance, la défense eut pu être déclarée bien fondée. Mais Budden en est devenu le porteur légitime avant l'échéance, et si l'action eut été prise par ce dernier il est incontestable que le défendeur n'aurait pas pu lui opposer le défaut de considération. Or par l'endossement du billet en faveur du demandeur, Budden lui a transporté tous ses droits, et le défaut de considération qui aurait pu être opposé à

Martineau, mais non à Budden, ne peut l'être non plus au demandeur qui est aux droits de Budden.

Les autorités suivantes ne laissent aucun doute sur cette question. Journal du Palais —13 juillet 1820.

La jurisprudence généralement adoptée, c'est: "que le sort de l'effet de commerce est irrévocablement fixé dans la main de celui qui s'en trouve propriétaire au moment de l'échéance." Répertoire juris. vbo. endosseur, No. 107.

Story on Prom. Notes, No. 178. "If the transfer is made after the maturity of the note, the holder takes it as a dishonored note, and is affected by all the equities between the original parties, whether he has any notice thereof or not. Still, however, subject to such equities, the holder by indorsement after the maturity of a note will be clothed with the same rights and advantages as were possessed by the indorser, and may avail himself of them accordingly."

Chitty on Bills, ch. 6 (p. 247) No. 217. In the transfer of an overdue note, "the indorsee takes it on the credit of the indorser, and must stand in the situation of the person who was holder at the time it was due; and this latter opinion is now the law." No. 218. "In other words, the rule is that a person who takes a bill or note after it is due takes it subject to all objections and equities affecting the instrument itself, and to which it was liable in the hands of the person from whom he takes it." No. 220. "A party, however, to whom an overdue bill has been indorsed is clothed with all the advantages of the party from whom he received it; and therefore it has been decided that in an action by the second indorsee against the acceptor of a bill of exchange, if the person who indorsed to the plaintiff could himself have maintained an action upon it, the defendant cannot give in evidence that it was accepted for a debt contracted in smuggling, although it was indorsed to the plaintiff after it had become due." *Chalmers v. Lanion*, 1 Campb. p. 383.

Perkins, annotateur de Chitty, 13ème édition américaine, p. 250, résume la jurisprudence américaine sur ce point dans la note suivante:

"When a note is negotiated in season, it may afterwards pass from one indorsee to another after it is due; and the holder will be equally with the first indorsee protected in his title." 3 Kent (5th edit.) 92. *Smith v. Hiscock*, 14 Maine, 449. *Thompson v. Shepherd*, 12 Metcalf, 311.

2 *Parsons on Notes*, p. 26. "The indorsee has all the rights of his immediate indorser, and sometimes more."

Action maintenue.

J. S. Perrault, proc. du demandeur.

Charles Angers, proc. du défendeur.

(C. A.)

QUEBEC DECISIONS.*

Cession de biens—Rédaction de compte—Déclaration de tiers saisi—Défenses—Enquête.

Jugé :—1. Que les cessionnaires des biens d'un insolvable doivent au cédant un compte de leur administration ;

2. Que ni la déclaration qu'ils font comme tiers-saisis, ni sa justification, sur contestation, ne peuvent tenir lieu de ce compte ;

3. Que la dénégation de l'obligation de rendre compte et l'offre d'un compte sont des moyens contradictoires et incompatibles ; que la contestation ainsi liée ne l'est que sur la demande à fin de compte, qui doit être vidée avant qu'il soit procédé au débat du compte offert ;

4. Que si les cessionnaires ont, sur la contestation liée, examiné, pour prouver le compte offert, des témoins que la partie adverse a transquestionnés, cette preuve peut, à la discrétion du tribunal, être réservée pour servir, plus tard, sur les débats et soutènements.—*L'Heureux v. Lamarche et al.*, en révision, Stuart, J. C., Casault, Caron, JJ., 31 janvier 1885, confirmé par la Cour Suprême, 12 Can. S. C. R. 460.

Capias—Cession de biens—Pouvoirs législatifs.

Jugé :—1. Que la saisie et vente des biens apparents d'un débiteur par un de ses créanciers n'empêche pas la demande de cession de ses biens ;

2. Que la jonction d'une dette, pour laquelle il y a instance pendante, à une autre dette excédant \$40 n'invalide pas le *capias ad res-*

pondendum, qui reste valide pour la seconde ;

3. Que, pour l'obtention légale du *capias ad respondendum*, il suffit que la déposition, outre la dette, constate que le défendeur est un commerçant, qu'il a cessé ses paiements et a refusé de faire cession de ses biens pour le bénéfice de ses créanciers ;

4. Que l'Acte 48 Vict. (Q.) ch. 22, n'est pas *ultra vires* ; et que la cession de biens et leur distribution, que cet Acte autorise, ainsi que l'émanation du *capias ad respondendum* qu'il permet, sont compris dans les sujets sur lesquels "The B. N. A. Act, 1867," l'autorise à législater.—*Parent v. Trudel*, en révision, Stuart, J. C., Casault, Caron, JJ., 28 février 1887.

Pétitoire—Possesseur de bonne foi—Fruits et revenus—Impenses—Améliorations—Compensation—C. C. 411, 412.

Jugé :—Le possesseur de bonne foi en vertu d'un titre, a droit de retenir l'immeuble sur lequel il a fait des améliorations utiles, jusqu'à ce que le propriétaire lui ait payé la plus value donnée à l'immeuble par ces améliorations.—*Nugent & Mitchell*, en appel, Dorion, J. C., Monk, Tessier, Cross, Baby, JJ., 5 février 1887.

COUR D'APPEL DE DOUAI.

20 juin 1887.

Présidence de M. MAZEAUD, premier président.

DEMOISELLE C... V. R...

Séduction—Responsabilité—Promesse de mariage—Preuve

1. Une demande en dommages-intérêts, formée par une fille séduite contre son prétendu séducteur, et fondée sur le préjudice à elle causé par une promesse de mariage que celui-ci lui aurait faite, et la séduction qui s'en serait suivie, ne peut être accueillie qu'autant qu'il est établi, qu'il y a eu réellement promesse de mariage, et que cette promesse a été antérieure à la séduction.
2. Et il y a lieu, pour la preuve de cette promesse de mariage, d'appliquer les principes du droit commun en matière de preuve, c'est-à-dire que la preuve testimoniale n'en est admissible qu'appuyée d'un commencement de preuve par écrit.

“Attendu que Marie C... a assigné Emile R... en 4,000 fr. de dommages-intérêts pour réparation du préjudice causé et allégué à l'appui de sa demande, qu'étant domestique chez les époux R..., leur fils Emile lui promit de l'épouser, finit par la séduire en lui réitérant ses promesses, et qu'à la suite des rapports intimes qui s'établirent entre eux, elle devint grosse et accoucha le 11 septembre 1885; que subsidiairement, et avant faire droit, elle demande à prouver un certain nombre de faits énumérés en ses conclusions;

“En droit :

“Attendu que, s'il est indiscutable que la demoiselle C... puisse former contre R... une demande en dommages-intérêts, basée sur le préjudice à elle causé par la promesse de mariage, la séduction qui s'en serait suivie et l'inexécution de cette promesse, ce droit est soumis à une double condition expresse; qu'il faut, en effet, que la promesse soit antérieure à la séduction et qu'elle soit préalablement établie;

“Attendu que rien dans l'espèce n'autorise de déroger aux principes formulés aux art. 1341 et 1348, C. civ.;

“Attendu que la demoiselle C... ne rapporte pas dès à présent cette preuve; qu'elle ne peut résulter des termes de la lettre du 20 mars 1885, qui même ne pourrait constituer un commencement de preuve par écrit; qu'en effet, les termes de cette lettre, postérieure de quatre mois à la grossesse, ne sont ni formels, ni clairs, ni précis; qu'il n'y est fait aucune allusion à une promesse de mariage antérieure à la séduction et l'ayant motivée;

“Attendu que ce fait qui est l'élément essentiel du délit reproché à P... est formellement dénié par celui-ci;

“Attendu que la promesse de mariage n'étant pas établie dès à présent, il n'y a pas lieu de s'arrêter aux conclusions subsidiaires;

“Par ces motifs,

“Déboute la demoiselle C... de sa demande, fins et conclusions.”

“Sur appel de la demoiselle C..., arrêt :

LA COUR,

Adoptant les motifs des premiers juges,
Confirme.

NOTE.—Il n'est point douteux, dans l'état actuel de la jurisprudence, que la séduction, qui a été exercée au moyen d'une promesse de mariage, puisse donner ouverture au profit de la fille séduite contre le séducteur à une action en dommages-intérêts. V. Colmar 31 décembre 1863; Grenoble 18 mars 1864 et Rouen 15 janvier 1865 (S. 65.2.169); Nîmes 2 janvier 1867 (S. 67.2.39); Rennes 18 mai 1885 (Gaz. Pal. 85.1.719); Bordeaux 23 novembre 1886 motifs (Gaz. Pal. 87.1.284). Mais il a été déjà jugé qu'une action de cette nature ne peut être reconnue fondée qu'autant qu'il est établi que la promesse de mariage a été antérieure à la séduction: Grenoble 18 mars 1864 et Bordeaux 23 novembre 1886 (*loc. cit.*) Quant à l'application des règles du droit commun, pour l'administration de la preuve de la promesse de mariage, V. dans le sens de l'arrêt ci-dessus: Paris 19 janvier 1865 (S. 65.2.5). *Sic*: Laurent, t. II, No. 310. *Contra*: Demolombe, Mariage, t. I, No. 33.—*Gaz. Pal.*

COUR DE CASSATION (CH. DES REQUÊTES).

27 juin 1887.

Présidence de M. BÉDARRIDES.

ÉPOUX LELÉDY V. POISSON-MILON.

Donation—Testament—Dol—Suggestion—
Captation—Nullité.

Une donation et un testament sont nuls, lorsque le donateur ou testateur, induit en erreur par des manœuvres trompeuses, n'eût point donné ou légué s'il n'y avait été déterminé par ces manœuvres et s'il eût connu la vérité. La volonté de donner ou de léguer, qui est de l'essence des dispositions à titre gratuit, fait, en effet, en pareil cas défaut.

La constatation du caractère dolosif et l'effet déterminant des moyens de captation ou de suggestion suffit pour motiver l'annulation de la disposition à titre gratuit, qui en est infectée, quels que soient, d'une part, le bénéficiaire de la disposition, et, d'autre part, l'auteur des manœuvres dont il s'agit.

LA COUR,

Sur le premier moyen du pourvoi (sans intérêt, manque en fait):

Sur les deuxième et troisième moyens réunis pris l'un et l'autre de la violation de

l'art. 1116 C. civ. et en outre pour le deuxième moyen, de la violation de l'art. 7 de la loi du 20 avril 1810 :

Attendu que la volonté de donner ou de léguer est de l'essence des dispositions à titre gratuit; que cette volonté n'existe pas lorsque le disposant, induit en erreur par des manœuvres trompeuses, n'eût point donné ou légué s'il n'y avait été déterminé par ces manœuvres, et s'il eût connu la vérité; qu'en conséquence, la constatation du caractère dolosif et de l'effet déterminant des moyens de captation ou de suggestion suffit pour motiver l'annulation de la disposition à titre gratuit qui en est infectée quels que soient, d'une part, le bénéficiaire de cette disposition et, d'autre part, l'auteur des manœuvres dont il s'agit;

Attendu que l'arrêt attaqué, après avoir exposé avec détails les manœuvres employées à l'égard de la dame Poisson-Lefèvre pour l'amener à disposer de ses biens au détriment de son petit-fils, constate que les faits relevés par les enquêtes constituent au plus haut degré une captation dolosive au moyen de laquelle on a obtenu de la dame Poisson, induite en erreur, tant la donation du 7 décembre 1883, que le testament du 11 décembre même année; qu'ainsi l'arrêt attaqué, dont les motifs satisfont aux prescriptions de l'art. 7 de la loi du 30 avril 1810 et reposent sur une base légale, n'a point violé l'art. 1116 C. civ.;

Rejette.

NOTE.—Sur le premier point: l'art. 47 de l'ordonnance de 1735 mentionnait spécialement la suggestion et la captation comme cause de nullité des dispositions testamentaires. Aucune disposition du Code ne mentionne, au contraire, cette cause de nullité des dispositions à titre gratuit. Cependant la jurisprudence et les auteurs n'ont jamais hésité à l'admettre dans notre droit actuel, et cette manière de voir se trouve, en effet, pleinement justifiée par les travaux préparatoires du Code. Le projet du Code civil de l'an VIII contenait d'abord une disposition ainsi conçue: "La loi n'admet point la preuve que la disposition n'a été faite que par haine, colère, suggestion ou captation." On craignit que cette disposition, qui devait avoir pour objet de tarir la

source de ces sortes de procès, dont la fréquence, dans l'ancien droit, aurait le champ trop libre à la vexation et à la calomnie, ne dépassât son but; on craignit, comme l'a dit Bigot-Préameneu (Exposé des motifs), que la fraude et les passions ne fussent enhardies et encouragées, en croyant trouver, dans la loi elle-même, un titre d'impunité, et l'on supprima toute disposition spéciale à cet égard dans le Code, pour s'en remettre à la sagesse des tribunaux.

La captation et la suggestion sont donc, en principe, restées sous l'empire du Code, comme sous l'empire de la législation antérieure, une cause d'annulation des dispositions à titre gratuit, lorsqu'elles ont été empreintes de dol, c'est-à-dire, comme le disent Aubry et Rau, § 654, t. VII p. 67, lorsqu'elles ont été accompagnées de pratiques artificieuses ou d'insinuations mensongères, et qu'il résulte des circonstances que le testateur ou donateur n'eût pas disposé s'il eût connu la vérité des faits. V. Cass. 14 novembre 1831 (S.31.1427): 15 mai 1861 (S.62.1.1049 — J. du P. 63.298 — D.62.1.32). Comp.: Douai 12 mars 1867 joint à Cass. 21 juillet 1868 (S. 68.1.411—J. du P.68.1099—D. 69.1.40); Caen 28 juillet 1873 (S. 74.2.139—J. du P.74.605—D.74.5.165); Chambéry 9 août 1876 joint à Cass. 6 août 1877 (S.78.1.272—J. du P.78.677—D.78.1.163). *Adde*: Duranton t. VIII, n. 161; Demolombe, Donations, t. I, Nos. 384 et suiv. Massé et Vergé, t. III, § 422, notes 3 et 4; Aubry et Rau, *ubi supra*; Laurent, t. XI, Nos. 132 et 133.

Sur le premier point: V. conf.: Besançon 26 novembre 1856 (S.57.2.224—J. du P. 56.2.584—D.57.2.138); Cass. 16 mars 1875 (S.77.1.117—J. du P.77.275—D.76.1.491); 2 janvier 1878 (S.78.1.103—J. du P. 78.251—D.78.1.136). *Sic*: Aubry et Rau, t. VII, § 651, note 6; Demolombe, Donations, t. I, No. 383; Laurent, t. XI, No. 132.—*Gaz. Pal.*

A GENERATION OF JUDGES.

The author of "A Generation of Judges," does not give his name, simply calling himself "their reporter," though he might with reason have revealed his identity. There is nothing in his book to be ashamed of; nothing to be particularly proud of; it is simply an intelligent account, illustrated by anec-

dotes, of the judges of the past generation, beginning with Cockburn and ending with Jessel, and including some great names of lawyers—like Benjamin—who were very near the Bench but did not quite reach it. Cockburn, the first on the list, will always, we think, be a memorable figure in the modern history of the English bench. A scholar, especially a master of modern tongues, a wit, an orator, a gentleman of fascinating presence, he had also great industry and great powers; and every gift he had he used to its fullest capacity. Indeed, he was as a young man given up to all the pleasures of the great world of London. "Whatever happens," he is reported to have said, "I have had my whack," a sentiment which has been uttered more elegantly but to the same effect in classic poesy and in English literature as well. It is the opinion of the reporter of these judges that the reputation of having passed a stormy youth gave Lord Cockburn a certain popularity. This is possible. Public favor is very eccentric; it is given to extremes. Pitt and Fox, respectability and recklessness, shared between them a great popularity. Disraeli and Gladstone were men certainly of very opposite characters, yet each commanded public support. Reckless "good-fellowship" and evangelical rectitude, each has a certain constituency, the boundary lines of which it is not easy to draw. There is a window in the robing room of the Castle of Exeter, out of which Cockburn, when on circuit, had once to escape. He did not willingly choose that circuit in after years. To the last he continued to be a man of fashion as well as a man of law:—

"Cockburn's days and nights during the term were spent with a regular irregularity. He would return from his work at court and after dinner he would be found at the opera or a concert indulging his love for music; or at a reception, or perhaps he entertained a party of his own friends, indulging, it might be, the prima donna of the day, at the famous table of which he was the life and soul. He always went to bed between one and two in the morning, with a nightcap of whiskey and water. His habit of moderate hours and strict temperance was in a life the duties

and pleasures of which were both laborious, perhaps the cause of his reaching his seventy-eighth year. He did not rise early in the morning, but just in time to take a hurried breakfast and dash into his carriage with the words 'To Guildhall as hard as you can go.'"

His two great cases were the Tichborne case and the Washington treaty, or Geneva arbitration affair, both of which have been impressed on the public mind. But the professional mind will probably retain longest his marvellously industrious and learned judgment in the Franconia case, which bears upon our own claim of territorial jurisdiction in the matter of the fisheries. The decision in the Franconia case has always seemed to me to have been misunderstood on this side of the water as being adverse to the claim of territorial jurisdiction, a marine league from shore, in the matter of the fisheries. Now, the case was discussed in three courts under various aspects, and Mr. Benjamin, who may be taken to have been the ablest counsel in the case, expressly gives up the argument against fishery jurisdiction, and confined himself mainly to the point of the jurisdiction of the English Admiralty court, either in criminal cases or in the form of action brought under Lord Campbell's act against the owners of the Franconia.

Mr. Justice Lush was a judge of quite another character. • His name is not suggestive of sanctity, but he was a regular preacher at a Baptist chapel in Regent's park. But he did not carry his peculiar theology into court, his only exhibition of difference from other judges being that when he sentenced a prisoner, instead of "And may God have mercy on your soul," he would say "And may you be led to seek and find salvation." But he was not austere and, like a fine old English gentleman all of the olden time, he kept up the delightful, but dangerous habit of finishing a bottle of port after dinner. He would have been wiser had he stuck to claret which, when properly corked, insinuates itself into the intellect without disturbance and prolongs conversation without shortening life. Of Baron Cleasby, who does not figure largely, one good characteristic anecdote

dote is given. He was a mild mannered, timid man, a Tory, of course, and hated to sentence people to disagreeable sentences. "You are one of the worst men I ever tried," Cleasby would say, "and the sentence of the court is that you be imprisoned for one month!" There are some good things about Byles, whose book on "Bills" is so familiar to law students. He had a sorry nag which the profession called "Bills," so that they could say, "There goes Byles on "Bills;" but he and his clerk called the beast "Business," so that when he was riding, of which he was very fond, it could be said that he was "out on Business." This same wag was the cause of a very good joke which can be appreciated only by lawyers who know the seventeenth section of the statute of frauds. "Suppose," said Mr. Justice Byles to a counsel in a case, "that I were to agree to sell my horse, etc.," and he gave an illustration too apt for the counsel to get over, so the only resource he had was to say, maliciously, "Oh, my Lord, the section only applies to *things of the value of ten pounds!*" Once a prisoner was tried before him for theft, and medical testimony was given that the man was subject to kleptomaniac. "Yes," said the judge, "that is what I am sent here to cure." Mr. Justice Martin was an oddity who had a great disregard for all displays of learning, for obvious reasons. On one occasion in a real property case a very learned counsel referred to the laws of Howel Dha. "I don't believe there was such a person," said Baron Martin. The same dreadful baron was once found reading Shakespeare. "Why, Martin," said a brother judge, "I had no idea you were a student of Shakespeare." "Well," said the baron, "I never read him before, but I have been reading him for the last twenty minutes, and from what I have seen of him I think him a very overrated man." He was fond of cock fighting, and once a prisoner on being called for sentence said: "I hope your lordship will not be hard on me; and perhaps your lordship would accept a beautiful game cock I have at home." The judge gave him not a very severe sentence, and then said, "Mind, don't send me that game cock."

The sketch of Lord Hatherley is edged with

a certain amount of satire. "On Sundays," says the reporter, "he taught in a school, and every anniversary of his wedding day he wrote a sonnet to his wife. *With all this* he would not have been chancellor but for an accident. He was a man after Mr. Gladstone's heart, who could give a most tenderly conscientious aid to everything his party chief wished to accomplish." His father was the Alderman (afterwards mayor) Wood who was one of Queen Caroline's friends in the contest with the king, and who was mercilessly satirized by Theodore Hook in the "John Bull." Lord Cairns, who comes next, was also a religious and even theological judge. He ran his race in life under very disadvantageous conditions. His health was simply wretched and for many years he was simply "kept alive" by various medicaments. Nevertheless he was a Q.C. at thirty-seven, and solicitor-general at forty. He was never rich; and a relative had to endow his peerage for him. He cast a certain gloom about him. "Not to stay to prayers at Cairns' house after a reception was supposed to be fatal to the chances of the aspirant." Cairns was a great favorite with Disraeli, as Hatherly was with Gladstone. He made a greater number of appointments than most occupants of the woolsack; from 1874 to 1880 he appointed Archibald (a Nova Scotian, brother of Sir Adam Archibald), Field, Lindley, Huddleston, Manisty, Hawkins, Lopes, Fry, Stephen and Bowen. Of Jessel, who died only in 1883, at least one good story is told. He was of the Israelitish race and he dropped his *h's*. An old story arises out of this habit. When at the Bar he was cross-examining a French witness through an interpreter in a patent case, in regard to a certain chemical compound of a poisonous character. "If you eat it?" asked Jessel. "Si vous le mangez?" said the interpreter. "Mangez!" said the witness, lifting up his hands in horror, "Mais, ce n'est pas pour manger!" It was some time before Jessel could get on sufficiently intimate terms with the evasive letter to induce the interpreter to ask what would happen "si vous l'échauffez?" We have also an account here of Judah Benjamin, whose career certainly contains all the elements of a great and success-

ful romance. He was born a British subject, at St. Croix, in the West Indies; he was of the Jewish race; he was a senator of the United States; he was Attorney-General of the Confederation under Jeff. Davis; he lived in England and died in Paris, having become a domiciled resident of Paris. "Benjamin was not possessed of any graces of manner or appearance. He was a short round man with a strong American accent, pronouncing jury as if it were 'jewery.'" He made great sums as a lawyer, and but for his Confederate history, and his age no doubt, he would surely have gone to the bench. But it would not have been a wise thing to do to appoint such a man to such a position, even many years after the fall of the Confederacy. It is noticeable that in these accounts of famous English judges, there are hints of many weaknesses of temper, of industry, and sometimes even of moral character. "I have seen all the great English journalists," said George Augustus Sala, "and none of them are ten feet high." It is quite likely that if we could transplant men like the late Judge Ramsay, the present Chief Justice Hagarty, or the ex-Equity Judge Ritchie, of Nova Scotia, to the bench of England they would shine there by virtue of learning, of industry, of keenness of intellect, of dignity of manner and of probity of character, and even by virtue of a certain wit repressed in some cases on account of the too short distance which in some ways separates the bench from the bar.—"*M. J. G.*" in the *Gazette*.

INSOLVENT NOTICES, ETC.

Quebec Official Gazette, Aug. 13.

Judicial Abandonments.

- E. Beaudet et al., Quebec, August 2.
 Nazaire Fournier, Sherbrooke, August 8.
 J. Levi Gaudette, Montreal, August 2.

Curators appointed.

- Re* Louis S. Bisson, Montreal.—Kent & Turcotte, Montreal, curator, August 9.
Re Alice Mary Swalwell and Margaret McKenna, (The Boston Millinery Rooms).—J. M. M. Duff, curator, Montreal, August 9.
Re J. Levi Gaudette.—C. Desmarteau, Montreal, curator, August 9.
Re L. H. Lafleur, Yamaska.—Kent & Turcotte, Montreal, curator, August 4.

Re Damase Rocheleau.—C. Desmarteau, Montreal, curator, July 22.

Dividends.

- Re* Clément Berthiaume, Contrecoeur.—First and final dividend, payable August 30, A. E. Gervais and A. L. Kent, Montreal, joint curator.
Re Euèbe Bourgoing, Ste. Flavie.—First and final dividend, payable August 24, H. A. Bedard, Quebec, curator.
Re J. A. Landry, Montreal.—First and final dividend, payable September 5, Kent & Turcotte, Montreal, curator.
Re F. X. Kinfret, Matane.—First and final dividend, payable August 21, H. A. Bedard, Quebec, curator.
Re Félix Yachon, St. Eugène.—First and final dividend, payable August 21, H. A. Bedard, Quebec, curator.

Separation as to property.

- Minnie J. Condy vs. Charles F. Pharaoh, trader, Cowansville, August 5.
 Sophronie Monbleau vs. Odilon Rémillard, farmer, Ste. Marguerite de Blairandie, July 8.

GENERAL NOTES.

A ludicrous illustration of the proneness often shown by counsel to identify themselves with their clients, has been contributed in the course of hearing a breach of promise case at the Liverpool Assizes. The plaintiff, described as "an attractive-looking widow of about thirty-five," brought an action against a local licensed victualler named William Henry Veovers, to recover damages, and was awarded £80. The plaintiff was represented by Mr. Segar, who observed, in the course of his opening statement, "Our case is that for a considerable time, since the end of 1885, the defendant has been courting us." This extraordinary attribution of affection to the defendant elicited from Mr. Justice Wills the query, "Are you and the solicitor, then, coming into the courtship?" After this illustration of counsel's identification with client, there is no longer occasion to doubt the veracity of the anecdote about the barrister appealing to the judge, on behalf of a woman just found guilty of murder, in the startling words, "My lord, we are on the point of becoming a mother."—*Irish Law Times*.

Disons-la, parce que c'est si invraisemblable que ça doit être vrai: les époux Gayot, chiffonniers, prévenus de vol, paraissent assurément de bonne foi dans leurs explications.

En chiffonnant, à Aubervilliers, ils ont trouvé une montre et une alliance: ces deux objets ils les ont vendus à un brocanteur; tel est le vol qui leur est reproché.

Or, la montre et la bague ont été, leur dit M. le président, trouvées dans les décombres de l'Opéra-Comique.

Le prévenu.—Mais, mon président, nous n'en savions rien, ma femme ni moi: nous avons trouvé ça à Aubervilliers, dans la décharge de la rue du Mauvin; quand le tonnerreau est arrivé, et qu'on l'a déchargé, nous y avons couru, comme d'autres chiffonniers; nous trouvons une vieille montre toute noire.....

M. le président.—Eh bien, cela aurait dû vous indiquer qu'elle avait été noircie dans un incendie.

Le prévenu.—Nous n'avons pas pensé à ça.

M. le président.—En tout cas, vous avez bien pensé à aller vendre la montre et la bague, au lieu d'aller la porter au commissaire de police.

Le prévenu.—Je n'ai jamais entendu dire qu'il fallait porter les objets chiffonnés chez le commissaire de police.

M. le président.—Les chiffonniers savent parfaitement cela.

Le Tribunal les a condamnés chacun à six jours de prison.